

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT : Pour Roubaix : 48 fr. par an,
10 fr. pour six mois,
6 fr. pour trois mois.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.
Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 10 août.

Un avis inséré au *Moniteur* rappelle aux blessés et aux familles qui sont dans le cas de profiter des souscriptions ouvertes pour l'armée d'Italie, qu'ils ont à former leurs demandes auprès des maires, qui les transmettront à la préfecture en y joignant tous les renseignements nécessaires.

Le Ministre de la guerre vient d'adresser à tous les chefs de corps l'ordre de renvoyer dans leurs foyers tous les hommes en congé renouvelable qui avaient été rappelés pour la guerre d'Italie et tous ceux qui se trouvent dans les conditions réglementaires pour obtenir des congés semestriels et illimités. Cette mesure, qui est la conséquence de la note insérée au *Moniteur*, sera accueillie avec faveur dans la France entière, non-seulement parce qu'elle est un indice de paix dans l'avenir, mais parce que les bras manquaient dans les campagnes pour l'agriculture au moment de la moisson.

On calcule qu'environ 150,000 sous-officiers et soldats quitteront les cadres dans le courant du mois d'août. Un contingent proportionnel d'officiers recevra des congés temporaires.

Le ministre de la guerre a en même temps donné ordre aux commandants des divisions et des subdivisions militaires de mettre à la disposition des cultivateurs les hommes de bonne volonté qui, dans les régiments, voudront s'utiliser pour les travaux de la moisson.

Le gouvernement belge a décidé que les ouvrages de littérature et d'art expédiés de France en transit, par les chemins de fer, seraient affranchis de toute justification d'origine, aux douanes frontalières du royaume, sous la condition d'être renfermés dans des wagons cadenacés ou plombés.

De son côté, le département de l'intérieur, de concert avec le département des finances, a décidé que les livres belges expédiés en transit, par les chemins de fer, seraient exempts de la formalité de la déclaration de la douane, sous réserve, toutefois, que les livres ne soient pas destinés à être vendus en France.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

CONSEIL MUNICIPAL DE ROUBAIX.

Résumé de la séance du 5 août 1859.

1. Présentation du budget supplémentaire pour l'exercice 1859.
2. Adoption d'un tarif pour les prises d'eau au canal.
3. Vote d'un crédit pour un appareil d'illumination au gaz.
4. Vote d'un autre crédit pour le feu d'artifice qui sera tiré à l'occasion de la fête du 15 août.
5. Autorisation de plaider en appel contre un jugement du tribunal de la Seine.
6. Subvention accordée à M. Leuridan, bibliothécaire de la ville, pour faciliter la publication d'une *Histoire de l'église Saint-Martin de Roubaix*.
7. Consentement donné à l'aliénation d'une parcelle de terrain joignant la route départementale n° 49.

Lundi 8 août, la Chambre consultative des arts et manufactures de Roubaix, à laquelle s'étaient joints un grand nombre d'industriels de cette ville, s'est rendue en corps chez M. Mimerel, sénateur, afin de lui offrir une magnifique médaille en or, hommage de la reconnaissance publique pour les nombreux services rendus à la France manufacturière par ce vénérable président du Comité de l'Association pour la défense du travail national.

Cette médaille, qui est d'un très grand module et dont les coins ont été gravés par un des premiers artistes de Paris, porte, d'un côté, un riche dessin aux armes de Roubaix anciennes et modernes, et de l'autre, cette inscription :

- « A. M. MIMEREL,
SÉNATEUR,
Président du Comité pour la défense du travail national.
—
Ajournement de la réforme douanière,
11 mai 1859.
—
Les membres de la Chambre consultative et les industriels de Roubaix.
Témoignage de reconnaissance. »

En présentant cette médaille, M. Roussel-Dazin, président de la Chambre consultative, a adressé à M. Mimerel les paroles suivantes :

« Monsieur le sénateur et cher concitoyen, il y a trente-deux ans, les industriels de Roubaix se pressaient dans ces mêmes salons et venaient vous remercier du zèle que vous aviez déployé dans la défense du travail national, attaqué par les décevantes théories du libre échange.

Pendant cette longue période de temps qui nous sépare de 1827, le travail national a été plus d'une fois mis en péril, et toujours vous avez couru avec la même ardeur, avec les mêmes succès à la défense de nos manufactures et du régime qui est leur sauvegarde.

Grâce à ces persévérants efforts, Roubaix a doublé le chiffre de sa population, ses nombreux ouvriers ont vu leurs salaires progresser dans une même proportion. Importance de la cité, bien-être de ses habitants à tous les degrés de l'échelle sociale, voilà quels ont été les fruits du maintien de notre régime économique.

Si nous devons à la sagesse de notre glorieux Empereur la plus grande part de ces bienfaits, notre cœur ne saurait pourtant oublier votre infatigable dévouement à cette cause féconde et nationale de la protection du travail français.

Nous venons tous aujourd'hui vous remercier et vous en apporter un durable témoignage. Recevez, Monsieur le sénateur, cette médaille d'or, elle sera une faible récompense

de vos longs travaux et la preuve que Roubaix s'efforce de placer sa reconnaissance au niveau des services qui lui sont rendus. »

En terminant cette allocution, M. Roussel-Dazin a remis à M. le sénateur Mimerel la liste des souscripteurs qui se sont associés à cet acte de reconnaissance, liste couverte de 268 signatures.

M. Mimerel a répondu en ces termes :

« Mes chers concitoyens, Nous avons les mêmes sentiments. Oui, c'est vers l'Empereur, vers l'Empereur seul que doit monter notre premier élan de gratitude. Qui, plus que lui, veut la prospérité de la patrie? Qui, comme lui, a su, soit en faisant la guerre, soit surtout en faisant la paix, prouver son dévouement et son amour pour la France? »

Mais, après lui, je suis heureux de trouver encore une place dans votre cœur et dans vos souvenirs : je suis heureux de me trouver aujourd'hui au milieu de vous et de vous compter en aussi grand nombre chez moi. Ce m'est une bien douce preuve que l'affection que vous m'avez montrée en tant de circonstances ne s'attéduit pas, et qu'après trente-deux années écoulées, mes efforts pour défendre et faire prospérer votre industrie sont appréciés par vous avec la même vivacité qu'au premier jour.

Vous venez de me le rappeler : c'est, en effet, en 1827, que pour la première fois vous m'envoyiez à Paris pour montrer tout le danger, pour nos manufactures, de l'introduction des produits fabriqués de l'Angleterre : je conserve avec respect le signe matériel de gratitude qu'alors vous voulûtes bien m'offrir ; je conserve avec le même soin cette médaille qu'à l'aide d'une souscription mes concitoyens me donnèrent à la suite de l'inauguration du canal de l'Espierre ; et aujourd'hui je reçois avec une vive émotion le témoignage plus éclatant de satisfaction et de généreuse initiative que vous venez m'apporter. Ces gages précieux d'une longue et inaltérable

FEUILLETON DU JOURNAL

DU 10 AOUT 1859.

LE TRABAN

ROMAN HISTORIQUE SUÉDOIS

PAR RIDDERSTAD

AUTEUR DU PRINCE.

Suite. — Voir notre dernier numéro.

Berghen était bon nageur ; il reparut bientôt à la surface ; toutefois, la barque qui portait Elise, devenue tout à coup fine voilière, s'était éloignée avec la rapidité de l'éclair.

« Adieu ! » cria le pilote, en riant et en agitant son bonnet en l'air.

L'effroi était général.

« Pourquoi m'avoir remis la lettre juste en ce moment ? dit Feldmans au comte avec humeur. »

« Mon Dieu, monsieur le baron, qui se serait douté d'une trahison de l'équipage ? Vous avez vu vous-même que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour sauver mademoiselle Alstern. Oh ! impossible de vous imaginer combien je souffre de ce tour infâme. Poursuivons-les. »

(Reproduction interdite.)

vous avez raison. »

Le baron se repentait d'avoir adressé des reproches à Berghen, après l'intrépidité qu'il venait de montrer. Avec la permission de la reine, Feldmans fit tirer un coup de canon, pour rappeler les autres chaloupes, pendant que Berghen s'offrait pour suivre les ravisseurs à la sienne.

On répondit au signal et l'escadrille se réunit. Berghen ne négocia rien pour atteindre son but. A force de rames, et toutes voiles déployées, sa chaloupe glissait sur l'eau avec la rapidité d'une flèche, et les torches permettaient de voir qu'il gagnait du terrain sur le ravisseur.

Mais celui-ci comprit que sa torche était un phare pour son ennemi ; il la jeta donc à la mer.

Berghen, privé de ce guide, perdit bientôt la barque de vue et l'on jugea tout à fait inutile de poursuivre la chasse.

Un sourire ironique sur les lèvres, le comte donna ordre de rejoindre la flottille. A peine avait-on viré de bord qu'il vit approcher une grande voile poussée par un bon vent, tandis que neuf rames blanches comme la neige se mouvaient en cadence à ses deux côtés. Elle n'était point éclairée ; il la prit d'abord pour une des chaloupes napolitaines ; mais, à la lueur de son propre feu, il reconnut qu'elle portait le pavillon anglais. Au même moment, elle passa tout près de lui, rapide comme l'éclair. La mer écuma à sa proue et faisait jaillir l'eau sur les rameurs ; le vent sifflait dans les cordages, mais un silence complet régnait à bord. Un jeune homme debout à l'arrière tenait sa longue-vue à l'œil. Que distinguait-il dans l'obscurité ? Il voyait un point noir se mouvant avec lenteur sur la surface de l'eau ; il le voyait à la clarté qu'un ciel sans nuages répand sur la mer... et il ne le perdait pas de vue.

« Un peu plus à droite ! commanda-t-il ; assez ; Aerlig ! tiens la mèche prête. Bien, mes amis, courage ! »

Berghen reconnut Benowski ; mais celui-ci, exclusivement occupé d'Elise, ne remarqua pas le comte.

Le roi et Sophie-Albertine avaient rejoint l'escadrille avec Berghen. On ne peut se faire une idée de la colère de Ferdinand ni de la douleur et de l'inquiétude de la princesse à la nouvelle de ce qui venait de se passer.

Le roi jura sur sa couronne de venger son outrage.

La petite escadre regagna le port silencieuse et désolée.

« Monsieur le baron, dit Berghen s'empressant d'aborder Feldmans, je puis vous assurer maintenant que Litholf, ou Benowski, est l'instigateur de cette infamie. »

« J'ai aussi des raisons de le supposer. »

« Il était en mer cette nuit. »

« Je l'ai vu. »

« Dès que la petite barque s'est éloignée de nous, il a pris la même direction. »

« Vous avez vu cette manœuvre ? »

« Oui, monsieur le baron, tout l'équipage de ma chaloupe peut l'affirmer. Eh bien, croyez-vous encore à l'accusation de Sarelli contre moi ? »

« Non, mon ami ; je vous l'ai déjà dit. »

Revenons à Benowski.

Il demeurait immobile à sa place. Ni l'agitation de la mer, ni le sifflement du vent, ni les efforts de la chaloupe pour avancer rapidement, rien ne paraissait l'émouvoir. Il était concentré dans une pensée unique, et cette pensée dans un regard qui, à travers la longue-vue, demeu-

rait fixé sur le but : ce point noir encore éloigné, qui fuyait emportant la seule félicité de son cœur, Elise Alstern.

« Camarades, dit-il à l'équipage, si nous n'atteignons pas la barque avant qu'elle ne touche au rivage, notre travail est stérile. Prouvez que nous sommes des Anglais, les maîtres de la mer. »

Un peu avant l'enlèvement d'Elise, il avait passé près de l'escadrille. Quand les cris d'effroi des dames et enfin le coup de canon vinrent frapper son oreille, il craignit que le danger dont Daniel l'avait prévenu ne se fût confirmé. Il braqua sa longue-vue sur la barque fugitive, et il reconnut qu'il ne se trompait pas. Il commença donc immédiatement sa chasse.

Le ravisseur fit voile vers la côte de Pausillippe, dans la direction des ruines d'un vieux palais qui avait appartenu à Jeanne II.

On s'était rapproché peu à peu de la côte. La dernière clarté du ciel se perdit dans l'ombre que protégeaient les collines et les montagnes. La longue-vue devint inutile, le lieutenant la déposa, le désespoir au cœur.

« Prouvez maintenant, camarades, que vous avez du feu, du sang dans les veines et de la vigueur dans les bras ! cria-t-il à ses matelots. Et il saisit lui-même le gouvernail. »

« Dans un quart d'heure, tout sera perdu, si nous ne faisons l'impossible. Vive le marin anglais ! en avant, mes amis ! »

La chaloupe redoubla de vitesse. Elle bondissait sur les vagues, légère comme une gazelle.

« Aux canons, Aerlig ! »

Celui-ci s'en approcha, la mèche allumée à la main.

« Très bien ! vous n'avez pas trompé son at-